



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

# **Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes**

1810.

**Cervantes Saavedra, Miguel de**

**PARIS**

Chap. V. Suite du malheur de notre héros.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78743](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78743)

## CHAPITRE V.

*Suite du malheur de notre héros.*

L'INFORTUNÉ don Quichotte, voyant qu'il ne pouvait se mouvoir, eut recours à son remède ordinaire, et chercha dans sa mémoire quelque anecdote de ses livres qui eût rapport à sa situation. Il n'en trouva point de si ressemblante que l'aventure de Beudoin et du marquis de Mantoue, lorsque celui-ci le rencontra dans la montagne, couché de son long, nageant dans son sang; histoire connue des enfans comme des vieillards, et presque aussi véritable que les miracles de Mahomet. Aussitôt, se roulant par terre avec toutes les marques du désespoir, il se mit à répéter cette romance lamentable que l'auteur fait dire à Beudoin :

Je meurs, ô beauté cruelle !

Daignes-tu plaindre mon sort ?

Te soupçonner infidèle

M'est plus affreux que la mort.

Noble marquis de Mantoue,

Mon oncle et mon bienfaiteur....

Comme il prononçait ces vers, un laboureur de son village, qui venait de porter du blé au moulin, passa sur la route, et, s'approchant de cet homme qui semblait se plaindre, lui demanda quel mal il avait. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût le marquis de Mantoue son oncle, et ne lui répondit qu'en continuant la romance, dans laquelle il lui détaillait et son malheur et les amours du fils de l'empereur avec sa femme. Le laboureur, qui ne comprenait pas bien le sens de ce qu'il disait, lui détacha sa visière à demi-brisée, nettoya son visage couvert de poudre, et, le regardant avec attention, ne tarda pas à le reconnaître. Quoi ! c'est vous, dit-il, seigneur Quixada (ce qui prouverait que c'était son vrai nom) ! Qui a pu mettre votre seigneurie dans cet état ? A toutes ces questions, point de réponse que la romance. Le bon laboureur s'occupa de lui ôter sa cuirasse, pour voir s'il n'était point blessé. Il ne vit de sang nulle part. Alors il le releva, le soutint, et, non sans peine, parvint à le mettre sur son âne, afin qu'il fût moins secoué dans la route. Ensuite il ramassa ses armes, jusqu'aux morceaux de la lance, les attacha sur Rossinante, prit sa bride d'une main, le licou de l'âne de

L'autre, et s'achemina vers son village, rêvant en lui-même à ce que pouvait signifier tout ce que disait don Quichotte.

Celui-ci que ses contusions faisaient tenir un peu de travers sur l'âne, levait les yeux au ciel, et poussait de si grands soupirs, que le laboureur se crut obligé de le questionner de nouveau. Mais le diable, qui semblait se plaire à présenter à la mémoire du chevalier tout ce qu'il avait jamais lu, lui fit oublier dans l'instant l'aventure de Beudoin, pour lui rappeler celle du maure Abindarraës, lorsque le gouverneur d'Antequerre, après l'avoir fait prisonnier, le conduisit dans sa forteresse; de sorte que cette fois il répondit au laboureur ce que répond à Rodrigue de Narvaës, dans la Diane de Montémayor, l'Abencerrage captif. A la fin de ce long discours, il ajouta : Seigneur don Rodrigue, il est bon que vous sachiez que cette belle Xariffe dont je viens de vous parler, est à présent l'incomparable Dulcinée du Toboso, pour laquelle j'ai déjà fait, je fais, je ferai, des exploits beaucoup au-dessus de tous ceux des chevaliers passés, présents et futurs. Le laboureur, encore plus dérouté, le considérait avec de grands yeux, cherchant à comprendre ce qu'il voulait dire :

Mon cher monsieur, interrompit-il, songez donc, je vous prie, que je ne suis point Rodrigue de Narvaës, ni le marquis de Mantoue; je m'appelle Pierre Alonzo, votre voisin, votre serviteur. Vous n'êtes pas non plus Beudoin, ni le maure Abindarraës; vous êtes le seigneur Quixada, un bon et brave gentilhomme. Je sais qui je suis, reprenait don Quichotte; et je puis être, quand je voudrai, non-seulement ceux que je dis, mais même les douze pairs de France et les neuf preux tant renommés, puisque toutes leurs actions n'approchent sûrement pas des miennes.

En s'entretenant ainsi, le jour finissait, et nos voyageurs arrivèrent au village. Le laboureur conduisit don Quichotte à sa maison où son absence avait répandu le trouble: ses bons amis, le curé, le barbier du lieu, étaient chez lui dans ce moment. La gouvernante criait de toutes ses forces: Qu'en dites-vous, monsieur le licencié Péro Pérez? c'était le nom du curé. Voilà pourtant six jours entiers que mon maître ne paraît pas. Nous ne trouvons ni son cheval, ni sa rondache, ni ses armes. Ah! malheureuse que je suis! Je vous le dis, monsieur le curé, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi, si ces maudits livres de

chevalerie ne lui ont brouillé la cervelle ! Je me souviens bien à présent de l'avoir entendu dire, en parlant tout seul, qu'il voulait se faire chevalier errant, et aller chercher les aventures. Que Satan et Barrabas puissent emporter tous ces livres qui ont gâté la meilleure tête de la Manche ! Ah ! maître Nicolas, reprenait la nièce, en s'adressant au barbier, il faut que vous sachiez que mon oncle, qui passait quelquefois deux jours et deux nuits de suite à lire ces malheureux livres, se levait souvent en fureur, prenait son épée et frappait les murailles. Ensuite, quand il était las, il disait qu'il avait tué quatre géans plus haut que des tours ; il buvait un grand verre d'eau, qu'il prétendait être un breuvage admirable, que son ami l'enchanteur Esquif lui avait donné pour guérir ses blessures. Je me repens bien, maître Nicolas, de ne pas vous avoir averti ; vous auriez pu sauver mon oncle, en brûlant tous ces excommuniés de livres qui méritent d'être mis au feu comme des hérétiques qu'ils sont. Je suis de votre avis, répondait le curé : nous nous sommes trop endormis sur le danger de ses livres, mais demain ne se passera pas sans que j'en fasse un grand exemple. Ils ont

perdu mon meilleur ami, je ne veux plus qu'ils perdent personne.

Ils en étaient là quand le laboureur, qui conduisait don Quichotte, frappe à la porte en criant : Ouvrez, ouvrez, s'il vous plaît, au marquis de Mantoue, au seigneur Beaudoin qui revient blessé, et au maure Abindarraës que le gouverneur d'Antequerre, amène prisonnier de guerre. A ces mots, tout le monde court ; et les uns reconnaissant leur ami, l'autre son maître, l'autre son oncle, ils se pressent d'embrasser don Quichotte, qui ne pouvait descendre de dessus son âne. Arrêtez, leur dit le héros, je suis blessé, grièvement blessé par la faute de mon cheval. Il faut me porter dans mon lit, et faire venir s'il est possible, la sage Urgande, afin qu'elle visite mes plaies. L'entendez-vous ? cria la gouvernante ; ne l'avais-je pas deviné ? Venez, venez avec nous, monsieur ; nous saurons bien vous guérir sans que cette Urgande s'en mêle. Ah ! maudits soient encore une fois ces chiens de livres qui vous ont mis dans ce bel état !

On porta don Quichotte au lit ; et comme, en cherchant ses blessures, on paraissait surpris de n'en point trouver : je ne suis que

fro  
mo  
ter  
le  
ma  
br  
C  
aux  
ma  
ce  
ava  
qu'  
cur  
len  
son  
ave

froissé, dit-il, parce que je suis tombé avec mon cheval en combattant dix géans les plus terribles qu'on puisse voir. Ah! ah! reprit le curé, il y a des géans dans l'affaire! demain, sans plus de retard, les livres seront brûlés.

On fit à don Quichotte d'autres questions, auxquelles il ne répondait qu'en demandant à manger et à dormir. On lui obéit; et, pendant ce temps, le laboureur raconta comment il avait trouvé don Quichotte, et toutes les folies qu'il avait dites. Cet entretien confirma le curé dans la résolution qu'il avait prise. Le lendemain, de bonne heure, il alla chercher son ami maître Nicolas le barbier, et se rendit avec lui à la maison de don Quichotte.